

par Lucie Delarue-Mardrus.

Je n'ai pas besoin de dire de quel Roi je parle. Depuis le mois d'août 1914, tout le monde sait quel est le Roi.

Ce monarque, resté jusqu' là dans l'esprit public, assez vague, est, à partir de cette date, HISTORIQUE.

Historique sonne comme un titre déjà plusieurs fois séculaire. Mais n'est-ce pas celui qui convient au jeune héros couronné dont, depuis six mois, l'attitude nous étonne et nous émerveille?

Six mois qui valent six siècles, en vérité. A côté des plus archaïques figures de l'inagerie passée, celle de ce Souverain moderne peut se placer sans que rien d'un entourage si redoutable fasse pâlir sa gloire toute neuve.

Dans l'air terrible que nous respirons aujourd'hui, partout nous sentons comme une ferveur qui, du fond des masses obscures, monte vers le visage énergique et calme de cette Majesté, de cette petite Majesté là, de cet inconnu d'hier on peut dire, pour lequel le destin voulut écrire une page étrange et magnifique.

Quelles annales ont jamais rapporté plus contradictoires récits? Acquérir en un jour la gloire universelle, et, dans le même jour, tout perdre; sauver par un geste la nation la plus précieuse qui soit entre les nations et, par le même geste, voir s'anéantir ses propres Etats; donner au pays qu'il gouverne rang de grande puissance à l'instant que rien de ce pays ne lui appartient plus; alors que par un esprit contemporain n'ignore le détail de sa guerrière et royale épopée, et celle de son émouvante Reine - voilà ce que notre époque, dépouillée, semblait-il, de tout merveilleux, inventa pour faire d'un Roi constitutionnel, d'un Roi d'après la Révolution, d'un Roi du vingtième siècle, le frère d'un Saint-Georges et d'un Saint-Michel-Archange.

Le 15 novembre dernier, jour de la fête d'Albert 1^{er}, les carillons d'allégresse quand même qui secouaient le moindre village de France, vibraient certainement moins fort que l'éclatant enthousiasme populaire. Je recopie ici pour vous le poème que je fis ce jour-là, traduction assez exacte, je l'espère, de mon pays.

Puisque c'est votre fête, Albert Premier du nom,
Roi des Belges, ce soir c'est aussi notre fête.

To Deum! Au géant vous avez tenu tête
Vous avez, à la force, osé répondre: "Non!"

Vous avez déclaré: "Je ne veux pas de maître!"
Malgré le fer, le feu, l'horreur le désarroi.
Vos peuples ont perdu leur cher pays, peut-être,
Qu'importe le pays? Vos peuples ont le Roi.

Ils ont un Roi pareil aux plus grands de l'Histoire
Les nations l'ont vu la fronde dans la main,
Ce David a visé le Goliath gormain,
Ce jeune front royal s'est couronné de gloire.

Son souvenir, un jour, rejoindra les héros
Que l'on voit figurer sur les belles images,
Il ira se mêler, un jour, aux personnages
Qui vivent, fabuleux, dans l'éclat des vitraux.

Roi de légende, au loin la France carillonne,
La France chante et pleure et s'exalte avec vous,
Et la France est flamande, et la France est wallonne,
Car vous l'avez aidée à fonder sur les loups.

Elle sait que c'est vous, dressée comme une barre
Qui l'avez préservée en offrant votre corps,
Et que ses ennemis, horde à jamais barbare
Ne se sont attardés qu'en passant sur vos morts.

L'amour se simplifie au feu comme la haine,
En cette heure de gloire, en cette heure d'effroi,
La France, Albert Premier, cette républicaine
Vous crie à pleins poulmons ce soir: Vive le Roi!

Certes, il faut au sentiment populaire, pour s'exprimer, autre chose encore que des poèmes. Le plus humble français n'a-t-il pas dans son cœur obscurément souhaité de rendre à ce roi ce qu'il avait perdu pour nous? Un besoin de concrétiser son cri d'admiration tourmenté la foule. L'accueil qui fut fait partout dans nos départements et notre capitale aux Belges réfugiés ne suffit pas pour apaiser la reconnaissance du peuple.

L'épée du Roi... Quelqu'un, un artiste, comme on devait s'y attendre, a trouvé ce qu'il fallait pour répondre au vœu confus de tous. L'épée du Roi... vous l'avez déjà vue, Parisiens, apparaître sur l'écran lumineux des cinémas.

Pierre Feitu, le sculpteur qui l'a conçue et exécutée, donne à cette soeur de Durtandal le beau nom que voici: ON NE PASSE PAS IC est donc à tort qu'on la désigne sous le vocable: LE COUP DE MASSUE. C'est vrai. Le fier petit guerrier qui se cambre au sur sa poignée et dont les traits minimes reproduisent fidèlement les caractères de type belge, brandit une massue. Mais il n'attaque pas. Il défend.

Idee toute nouvelle, celle d'avoir forgé la poignée comme elle l'est. C'est la statuette même que tiendra dans la main notre Albert 1^{er}, lorsqu'il maniera son épée d'honneur. Agrandie sur l'écran cinématographique telle que vous l'avez vue, la statuette, devenue statue, prend des allures de monument. N'est-ce pas en effet, un monument, cette épée offerte en "hommage du peuple de Paris"? Le côté légendaire de la grande aventure royale achève par là de s'exprimer. Ce roi n'a plus de pays, mais il aura cette épée. A elle de l'aider à reprendre son royaume!

Je critique qu'on n'ait pas, sur les listes de souscription, écrit: "Hommage du peuple de France". Il est tellement certain que chacun, en France, voudra donner ses dix centimes pour contribuer au payement du badge glorieux. Car c'est exact. On ne demande à chaque souscripteur que de donner deux sous... et sa signature pour le Livre d'or qui sera remis en même temps que l'arme nationale au roi.

Or cette épée de deux sous sera faite ainsi: la poignée, composée du petit guerrier de sa massue, et, comme garde, d'un faisceau d'armes portant la corne d'abondance, symbole de l'avenir, - la poignée, dis-je, en or. Le cartouche, composé d'une date en brillants. Sur la garde, quelques rubis. Il faut bien que le sang aussi soit représenté.

Cointuron, soie tissée aux couleurs de la ville de Paris, soie brodé de gloire et de guerre: laurier et chêne. La boucle du cointuron, composée de trois motifs en or, montrera d'un côté le coq gaulois, de l'autre le lion des Flandres; au milieu la figure de la guerre à cheval. Saphirs brillants, rubis entourent les trois motifs des couleurs du drapeau français.

Le fourreau sera de galuchat, selon la tradition des dix-septième et dix-huitième siècles, bouterolle et chape en or, ornées, d'une part, par les armes des villes belges dévastées, et, de l'autre, par la flore de chacune des contrées envahies: ici du blé, là du houblon, et ainsi de suite.

En attendant plus, ces symboles, soigneusement cherchés et combinés, sont une restitution touchante faite à celui qui donna tout pour sauver la France. L'épée, ainsi parachevée, sera, dès le mois de février, exposée aux yeux du public. Partout chez les commerçants, dans les moindres cafés, des listes de souscription sont déposées. Une adresse précise où l'on peut envoyer tant de pièces de deux sous qu'on veut est celle du trésorier: M.A. Brun, négociant, 107, Rue Réaumur, (11^e)

L'épée du Roi... Nous sommes sûrs qu'elles vont affluer, les pièces de deux sous. Le bas de laine de la France n'aura jamais été secoué pour œuvre plus vivante et plus belle. Et quand le Roi-soldat, comme l'appelle dès à présent la renommée, ceindra l'œuvre d'art héroïque et déjà presque fabuleuse, il sentira vivre à son côté, forgées dans l'or et sorties de pierres précieuses, la reconnaissance d'un grand peuple, son espérance et son admiration.

LA BELGIQUE ENVAHIE.

Flamands et Wallons.

par Roland de MARES.

"Le Temps", du 5 avril 1915.

Dans les milieux belges on suit avec attention les manœuvres des autorités allemandes pour essayer de gagner à leur cause les éléments flamands. Dès les premiers jours de l'occupation, elles sont appliquées à faire une distinction nette entre Flamands et Wallons, à faire ressortir que tout devrait rapprocher les Flamands et les Allemands, qui sont, paraît-il, des "frères" se retrouvant après des siècles de séparation. On a poussé cette préoccupation jusqu'à faire établir par des publicistes inspirés un avant-projet de régime autonome pour les régions flamandes, et il est à remarquer que c'est dans ces régions surtout que l'envahisseur s'installe, qu'il s'organise administrativement, comme s'il devait y séjourner définitivement.

Tout a été mis en oeuvre pour convaincre les populations du nord que les violences abominables qui caractérisèrent la conquête de la Belgique furent des "accidents" et que la responsabilité doit en retomber sur le souverain et le gouvernement, qui auraient sacrifié le pays à leurs intérêts personnels.

La thèse est celle-ci: le peuple flamand, par ses lointaines origines germaniques, est étroitement apparenté au peuple allemand et il ne peut réaliser ses aspirations nationales qu'avec l'aide de la puissance allemande, protectrice naturelle de tout ce qui est german. Dans la grande Germanie, les Flamands trouveraient la place à laquelle ils ont droit, au même titre que les Bavarois et les Saxons et leur pays continuerait la large marche de l'ouest, assurant à la Germanie enfin unifiée l'accès de la mer du Nord, face à l'Angleterre. On peut même distinguer ça et là l'idée que l'Allemagne ne tient pas essentiellement à annexer les provinces wallonnes, avec leurs populations d'origine et de langue françaises, ne se souciant guère de créer une nouvelle Alsace-Lorraine au flanc de l'empire. Ces provinces wallonnes constitueraient au besoin une précieuse "monnaie d'échange", tandis que la région flamande, c'est-à-dire la moitié des provinces du Limbourg et du Brabant, la province d'Anvers et les deux de Flandres, entrerait dans une combinaison de caractère économique qui permettrait toutes les ingérences politiques et qui impliquerait le contrôle allemand.

Ces idées sont propagées systématiquement dans les milieux flamands, qui avant la guerre soutenaient la lutte contre la culture française et donnaient au flamingantisme le caractère spécial qu'on lui a connu et qui avait fait surgir, dans l'autre camp, le projet d'administration séparée des provinces du sud d'avec les provinces du nord. On sait avec quelle ardeur la presse allemande chercha des années durant à exagérer cette querelle et comment elle interprétait les concessions faites au flamingantisme comme des victoires de la "kultur" germanique. On avait la certitude, de l'autre côté du Rhin, que le peuple flamand, orienté dans cette voie, travaillait pour la grandeur de la Germanie et qu'il faciliterait, consciemment ou non, la réalisation de l'oeuvre colossale qui s'imposerait un jour au peuple allemand. C'est sur son influence qu'on comptait imprudemment pour amener la Belgique à trahir son devoir international et à laisser passer les troupes impériales après un simulacre de résistance.

Il y eut là, de la part des Allemands, une erreur de calcul - la plus grossière de toutes peut-être - à ajouter à celles dont un journal berlinois faisait ces jours derniers le relevé. Cette erreur prouve simplement que les propagandistes teutons chargés de renseigner le gouvernement de Berlin sur la situation de fait en Belgique demeurèrent jusqu'au bout totalement ignorants du caractère, de l'esprit et des aspirations du peuple flamand pris dans son ensemble. Ils ont cru qu'une poignée d'agitateurs germanophiles exploitaient systématiquement les griefs des Flamands représentaient réellement une masse nationale considérable, et l'on doit constater aujourd'hui que ces flamingants germanisés ne sont que des isolés, désavoués par les chefs les plus autorisés du mouvement flamand eux-mêmes. L'insigne mauvaise foi de la politique impériale et la

brutalité de la conquête ont ouvert tous les yeux, et la colère populaire a imposé silence aux rares voix qui, dans deux ou trois circonstances, essayèrent de troubler la parfaite harmonie de la nation belge dans son héroïque résistance à l'empire germanique.

Les Flamands apportent la même vaillance et le même enthousiasme à défendre la terre belge que les Wallons; leur haine de l'Allemagne et des Allemands n'est pas moins implacable que celle qu'éprouvent leurs frères du sud. Nulle part chez les populations des provinces septentrionales, l'envahisseur n'a trouvé de criminelles complaisances; nulle part il n'a trouvé cette complicité morale sur laquelle il comptait pour recevoir définitivement sa domination. Afin d'essayer de donner le change, la presse allemande en est réduite à reproduire quelques articles publiés par des organes flamands créés à Anvers et ailleurs au lendemain de l'occupation et qui, rédigés le plus souvent par des hommes dont les attaches allemandes sont connues, consentent à paraître sous le contrôle prussien; elle en est réduite encore à faire état de déclarations de personnalités sans mandat, sans notoriété et sans responsabilités, que les chefs reconnus des groupements flamands ont formellement désavouées.

Tout ce que les Allemands peuvent entreprendre pour diviser les Belges, pour les dresser les uns contre les autres, pour éveiller ou attiser les vieilles querelles de races et de langues, ne troublera pas la conscience nationale. Ils n'ont pas compris que malgré leurs lointaines origines germaniques, les Flamands sont totalement étrangers à la mentalité allemande, que mille années d'histoire commune avec les Wallons et l'influence directe de la civilisation latine leur ont donné une physionomie propre, où les traits caractéristiques de la personnalité germanique s'effacent jusqu'à l'effacement. Il a fallu les douloureux événements de l'heure présente pour que la réalité de l'existence d'une nation belge s'affirmât à tous les yeux. Il serait tout aussi impossible maintenant de séparer les Flamands des Wallons que de séparer, par exemple, les Alsaciens des Lorrains. Les deux races se trouvent constituer vraiment une race unique chez laquelle subsistent sans doute certaines dissemblances et certaines oppositions, mais qui n'en présente pas moins les caractères essentiels d'une parfaite unité nationale. L'âme belge a été longtemps niée; et en Belgique même, on n'avait pas assez de sarcasmes pour ceux qui les premiers la devinèrent et prédirent son épanouissement. C'est l'âme belge, faite du meilleur de l'âme flamande et du meilleur de l'âme wallonne, qui a permis à un tout petit peuple d'écrire une grande page d'Histoire; c'est de son élan qu'est née toute cette vaillance qui, de la Meuse à l'Yser, a fait se dresser tout un peuple pour défendre la patrie en danger.

L'âme belge s'incarne toute dans ce roi qui a compris que le sentiment du devoir est ce qui ne meurt point et dont le geste glorieux a réalisé l'unité morale de la nation. La formule des "deux Belgiques", que l'on invoqua si longtemps, est désormais mensongère: la Belgique est une et indivisible. Elle sera libérée tout entière ou tout entière elle périra.

Elle ne périra pas. En douter, c'est douter de la victoire des alliés, car la France et l'Angleterre ne déposeront les armes que

lorsque la Belgique sera rétablie dans la plénitude de sa souveraineté. Il n'est point de manœuvres allemandes tendant à faire se souvenir les Belges de ce qui les divisait hier qui puissent ébranler la confiance d'un peuple qui n'a pas désespéré de son propre effort, qui a stoïquement tout enduré parce qu'il savait que dans les plaines des Flandres et les vallons de Wallonie s'élèveraient à son appel les défenseurs du droit et de la liberté.

JUSQU'AU BOUT

De M. A. Carnot, dans "La correspondance politique et agricole", (Extrait du "Journal" du 22...)

Ce n'est pas au moment où nous commençons à maîtriser la brutale agression des Allemands qu'il est possible de penser à offrir ou à faire offrir à notre implacable ennemi une paix dite honorable, qui lui épargnerait les angoisses de la faim, de la détresse de munitions et de la haine mondiale grandissante.

Si l'on faisait la paix maintenant, les reîtres profiteraient de leur agression, au lieu d'en souffrir selon toute justice.

Leurs villes, leurs monuments, leurs industries n'ont pas été touchés, tandis que les Barbares ont tout détruit, populations et trésors de l'art et de la civilisation, dans l'héroïque Belgique, dans le nord et l'est de la France.

Leurs contributions forcées et iniques, leurs pillages, leurs vols et leurs crimes, tout cela serait donc pardonné!

Et le résultat, quel serait-il? Dans quelques années, ils recommenceraient la manœuvre infâme, qu'ils n'ont pu mener à bonne fin grâce à la révolte de l'Europe et aux circonstances heureuses qui nous ont permis de résister, mais sur lesquelles on ne saurait compter de nouveau; car ils marcheraient à coup sûr, ayant cette fois tout prévu pour arriver au but.

Et ce serait l'anéantissement de la France et l'asservissement de toutes les nations du globe.

Il n'y a pas à hésiter! Si nous voulons que la France subsiste indépendante et qu'elle continue à être le flambeau du monde, qui a foi en elle, il faut que nos trois ennemis se sentent vaincus pour toujours.